



**HAL**  
open science

# La trace des Muses. Poétique de la métaphore dans les Odes de Ronsard

Caroline Trotot

► **To cite this version:**

Caroline Trotot. La trace des Muses. Poétique de la métaphore dans les Odes de Ronsard. Julien Goeury. Lectures des Odes de Ronsard, Presses Universitaires de Rennes, pp.169-178, 2001, 2-86847-626-0. hal-03965431

**HAL Id: hal-03965431**

**<https://univ-eiffel.hal.science/hal-03965431v1>**

Submitted on 31 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La trace des Muses. Poétique de la métaphore dans les *Odes* de Ronsard

Caroline TROTOT

Article publié dans *Lectures des Odes de Ronsard*, Julien Goeurly dir., Rennes, Presses Universitaires, 2001, p. 169-178.

### Métaphore *mimesis* et imitation

On sous-estime souvent le rôle joué par la métaphore dans la poétique de la Pléiade parce que le terme est peu employé par Ronsard et Du Bellay dans leurs écrits théoriques. La faible fréquence ne doit pourtant pas masquer que cette figure cristallise leur poétique. De ce phénomène témoigne *La Rhétorique française* d'Antoine Fouquelin, ramiste proche de la Pléiade, qui écrit quelques années après la publication des *Odes* :

[...] si quelqu'un veut considérer la singularité et excellence des Tropes les uns avec les autres, la Métaphore pour la splendeur de sa signification, tiendra le premier rang<sup>1</sup>.

Cette déclaration évoque *La Poétique* d'Aristote pour qui :

[...] le plus important de beaucoup, c'est de savoir faire les métaphores ; car cela seul ne peut être repris d'un autre, et c'est le signe d'une nature bien douée. Bien faire les métaphores, c'est voir le semblable<sup>2</sup>.

Une étude précise montre qu'il ne s'agit pas d'un simple écho<sup>3</sup>. Fouquelin reconstruit en fait la théorie aristotélicienne de la métaphore qui fait de cette figure la clé de la poésie parce qu'elle donne l'image du monde et reflète ainsi [p. 170]l'être du poète<sup>4</sup>. Figure de la ressemblance, elle permet de déployer le principe de l'*evidentia*, qui met sous les yeux les réalités représentées, mais aussi celui de l'*energeia*, qui montre les choses en acte<sup>5</sup> et manifeste le mouvement de la vie, qui anime la réalité et que la poésie s'approprie de ce fait.

---

<sup>1</sup> Antoine Fouquelin, *La Rhétorique française*, in *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. par Francis Goyet, Paris, Le Livre de Poche n°6720, Librairie Générale Française, 1990, p. 378. La première édition date de 1555.

<sup>2</sup> Aristote, *La Poétique*, texte, traduction, notes par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Seuil, 1980, 59a.

<sup>3</sup> Une telle étude dépasse le cadre de cet article, nous l'avons menée dans la thèse que nous achevons sous la direction de Daniel Ménager, consacrée à la poétique de la métaphore chez Ronsard et Du Bellay de *la Deffence* à l'*Abbrégé de l'Art poétique*.

<sup>4</sup> Voir Paul Ricoeur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975.

<sup>5</sup> Aristote, *Rhétorique*, 1411b, édition utilisée, traduction Wartelle, Paris, Les Belles Lettres, 1973. Repris par Fouquelin, *op. cit.*, p. 373 : « Pourquoi Aristote loue entre toutes les autres, ces Métaphores, lesquelles frappent les yeux, pour la clarté de leur signification » et par l'autre ramiste, Omer Talon, *Rhetorica*, Parisiis, apud Andream Wechelum, 1562, p. 38 : « De la même façon Aristote pense que la métaphore la plus agréable est celle qui place devant soi quelque action » (notre traduction). Sur l'*evidentia* voir les travaux de Perrine Galand-Hallyn en

Or ces deux principes sur lesquels repose la poétique de la *mimesis* aristotélicienne sont au cœur de la poétique de la *Deffence*. En effet, la poétique de la Pléiade<sup>6</sup> est une poétique de l'imitation, au double sens d'imitation des choses et d'imitation des anciens. La poésie doit représenter le monde, ce qui signifie qu'elle doit représenter l'énergie qui fait de la nature une force de production de l'abondante variété<sup>7</sup>. Or c'est ce qu'ont réussi à faire les maîtres que l'on cherche à imiter. L'imitation des anciens tendra donc à s'approprier cette énergie et, ce faisant, la poésie imitera la nature. Pour cela il faut se livrer à l'innutrition et non à la traduction :

[...] à cause de ceste divinité d'invention qu[e les poètes] ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, gravité de sentences, audace et variété de figures, et mil'autres lumières de poésie : bref ceste energie, et ne scay quel esprit, qui est en leurs escriz, que les Latins appelleroient *genius*<sup>8</sup>.

Le génie du style propre à chaque auteur, qui est en même temps mouvement de réalisation de l'esprit dans le temps - pour le dire en termes hégéliens<sup>9</sup> - se cristallise donc dans les figures parmi lesquelles la métaphore figure à une place de choix, puisqu'elle a permis d'élaborer ces théories poétiques. Les textes théoriques des *Odes* et surtout leur pratique, s'inscrivent dans ce mouvement et en précisent les articulations.

### [p. 171] Le paratexte des *Odes*

Si le mot métaphore n'apparaît pas dans la préface ni dans l'*avertissement*, les métaphores y tiennent quant à elles une place prépondérante. C'est d'ailleurs à ces textes que Mireille Huchon avait emprunté l'expression des « atomes [...] [du] petit monde des

---

particulier *Le reflet des fleurs, description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, 1994., et *Les Yeux de l'éloquence*, Orléans, Paradigme, 1995.

<sup>6</sup> Voir Grahame Castor, *La Poétique de la Pléiade. Étude sur la pensée et la terminologie du XVI<sup>e</sup> siècle*, trad. Y. Bellenger, Paris, Champion, 1998 ; et Robert Griffin, *Coronation of the Poet. Joachim Du Bellay's debt to the Trivium*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1969, p. 73.

<sup>7</sup> Sur cette notion voir Terence Cave, *Cornucopia*, « *Figures de l'abondance au XVI<sup>e</sup> siècle : Érasme, Rabelais, Ronsard, Montaigne* », Paris, Macula, 1997, en particulier p. 177 : « Une énergie cachée se manifeste à travers la surface éclatante, vivement colorée - et ne se manifeste qu'ainsi. Imiter la nature par une profusion d'ornements, c'est répéter le mouvement qui est supposé animer la nature, la distinction entre poésie et rhétorique résidant ici dans l'inférence d'une *anima* originale, authentique. » Sur la vision de la nature et son importance dans les conceptions artistiques de la Renaissance, voir Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile, métamorphose des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1998.

<sup>8</sup> Du Bellay, *Deffence et Illustration de la Langue Francoyse*, édition critique par Henri Chamard, Paris, STFM, 1997, p. 40.

<sup>9</sup> Pour des termes bien plus propres à la Renaissance voir Jean Lecointe, *L'idéal et la différence, la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Droz, 1993.

inventions » pour étudier la métaphore dans les *Amours* de Cassandre<sup>10</sup>. Le passage se trouve à la fin de l'*avertissement* et il est très significatif :

Au surplus, lecteur, tu ne seras émerveillé si je redi souvent mêmes mots, mêmes sentences, & mêmes traits de vers, en cela imitateur des poètes Grecs, & principalement d'Homere, qui jamais, ou bien peu ne change un bon mot, ou quelque trac de bon vers, quand une fois il se l'est fait familier. Je parle à ceus qui miserablement épient le moien pour blasonner les écrits d'autrui courroussés peut estre, pour m'ouir souvent redire, le miel de mes vers, les ailes de mes vers, l'arc de ma muse, mes vers sucrés, un trait ailé, empaner la memoire, l'honneur alteré des cieus, & autres semblables atomes, par lesquels j'ai composé le petit monde de mes inventions<sup>11</sup>.

À travers la métaphore de l'atome, les métaphores apparaissent comme l'élément de base de la création poétique, création qui est assimilée à celle d'un « monde ». Par ailleurs l'emploi de la métaphore se donne comme un procédé d'imitation puisque le poète dit en faire le même usage qu'Homère. De plus, les exemples cités sont empruntés à Pindare. Le « trac de bon vers » dessiné par le poète dans les *Odes*, ce sont donc les métaphores imitées des modèles et devenues siennes : « il se l'est fait familier ». La métaphore est ainsi la clé de la poétique de l'imitation qui aboutit à cette copieuse variété dont témoigne l'énumération des métaphores et que la préface revendiquait dans la célèbre déclaration :

[...] je suis de cette opinion que nulle Poësie se doit louer pour accomplie, si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens, que pour estre inconstante, & variable en ses perfections<sup>12</sup>.

La métaphore témoigne ainsi du paradoxe de l'imitation que revendiquent les *Odes*. Il s'agit d'être soi en empruntant à autrui, de varier en répétant, d'innover en imitant :

Donques m'acheminant par un sentier inconnu, & montrant le moien de suivre Pindare, & Horace, je puis bien dire (& certes sans vanterie) ce que lui-même modestement témoigne de lui,

*Libera per vacuum vestigia princeps,*

*Non aliena meo pressi pede*<sup>13</sup>.

[p. 172] Parce qu'elle met par nature en rapport deux réalités, la métaphore réalise cette imitation vivante du monde et de la culture. Elle figure dans le texte comme signe et anime ainsi la lecture vivante des « gentils esprits »<sup>14</sup>. Quand Ronsard évoque sa poésie comme un

---

<sup>10</sup> Mireille Huchon, « Les atomes du petit monde des inventions ronsardine », *Les Amours (1552-1553) de Ronsard*, Paris, Cahiers Textuel n°17, 1998, p. 109-121.

<sup>11</sup> Ronsard, Lm I, p. 55.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 48.

« sentier »<sup>15</sup>, il invite à inscrire son activité dans le monde concret auquel il nous renvoie mais il tisse également un lien avec les poèmes qui ont déjà employé cette métaphore. L'écriture poétique et la lecture apparaissent ainsi comme des parcours dynamiques qui donnent sens aux « *vestigia* », aux empreintes que sont les mots. En activant une dynamique métaphorique, le signe remplit sa véritable fonction qui est de mettre en mouvement le sens. Signe visible qui « témoigne », empreinte d'une poétique de l'évidence, la métaphore est indissociablement figure de l'énergie du génie poétique qui court de Pindare à Ronsard. Elle manifeste dans le poème l'innutrition réalisée par le poète qui a su élaborer sa « sauce » et ses « drogues »<sup>16</sup>. On ne s'étonnera donc pas que Ronsard ait choisi dans l'énumération finale de *l'avertissement* de faire figurer des métaphores de la nourriture et de la transformation à côté des métaphores du mouvement. « Le miel des vers », les « vers sucrés », « l'honneur altéré des cieux » signifient que la poésie est vue comme une nourriture qui résulte d'une transformation ou la produit. Ainsi l'imitation échappe-t-elle aussi à la duplication mortifère. Elle s'incorpore au contraire la source vitale de l'énergie.

Le « gourmand de gloire »<sup>17</sup> doit donc « galopant librement par les campagnes Attiques, & Romaines os[er] tracer un sentier inconnu pour aller à l'immortalité<sup>18</sup> ». Les métaphores rendront manifeste l'énergie qui anime le monde et les hommes. Elles produiront ainsi « la clarté [qui] brusle » l'ignorance. Nous allons montrer que les métaphores des *Odes* remplissent ce programme, qu'elles dessinent et suivent la trace des Muses pour établir une poétique de la variété, reposant sur l'évidence et l'énergie.

### **La pratique métaphorique des *Odes***

Devant la corne d'abondance constituée par les *Odes*, il nous faut faire des choix. On ne peut montrer tous les domaines métaphoriques, ni tous les modes de fonctionnement. On ouvrira donc des pistes qui nous paraissent essentielles et permettront à chacun de déployer ensuite ses propres analyses en parcourant les sentiers qui lui plaisent le plus.

#### **[p. 173] *Métaphores du mouvement, mouvement des métaphores***

---

<sup>15</sup> Dans les lignes citées mais aussi dès les premières lignes p. 43.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 47 et p. 48.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 43.

Pour animer sa poésie d'une énergie vive, Ronsard a recours à de très nombreuses métaphores du mouvement. « Les ailes [des] vers », « l'arc de [la] muse<sup>19</sup> » font figurer la poésie comme un mouvement vif et même délié des contraintes terrestres. En reprenant les métaphores pindariques, Ronsard assimile, comme son modèle, sa poésie à un concours sportif. Il désigne ainsi la dynamique de l'imitation qui l'anime ; Ronsard imite Pindare qui imite les athlètes qu'on admire pour leur mouvement. Cette réflexion est explicite dans l'ode « A Madame Marguerite<sup>20</sup> » (V,3), dans laquelle Ronsard retrace l'histoire de la poésie pindarique née dans les concours sportifs. Les métaphores représentent le mouvement des athlètes « outrevoiant le long espace » puis l'activité de Pindare dont la voix :

[...] par l'air s'est si bien dressée,  
Que nulle n'a bondi plus hault.

Elle, par les terres estranges,  
Cria des vainqueurs les louanges,  
Et plustost les fust elevant  
Que l'air n'est froissé par la vire,  
Ou l'eau ronflante du navire  
Soufleté des gorges du vent.  
(« A Madame Marguerite », V, 3, v. 239-245.)

Ronsard contamine plusieurs passages antiques. À la métaphore du cygne dircéen empruntée à Horace<sup>21</sup>, il mêle celle de l'élévation de la louange et du navire qui vole<sup>22</sup>, reprises à Pindare lui-même<sup>23</sup>. Le bond de la voix rappelle le mouvement des athlètes et le soufflet des gorges du vent personnifie la nature pour montrer la transformation que le poète lui fait subir. Les sons amplifiés contribuent à animer cette représentation de l'énergie poétique. Imiter Pindare en reprenant ses nombreuses métaphores du mouvement, c'est donc écrire une poésie qui mime le mouvement vital.

Ainsi ce mouvement permet-il d'atteindre l'immortalisation glorieuse visée par le poète. En effet, non seulement le mouvement du trait poétique est précis et peut donc « ficher la louange<sup>24</sup> », non seulement « La plume bien apprise / Dresse son vol aus cieus<sup>25</sup> », mais

<sup>19</sup> Voir Véronique Denizot, *le jeune Ronsard : une poétique de la merveille ?*, thèse de Paris X-Nanterre, dirigée par Isabelle Pantin, 2000, p. 220-228 et 233-239.

<sup>20</sup> Lm III, p. 107-113, v. 181-282.

<sup>21</sup> Horace, *Carm.*, IV, II, v. 25-27.

<sup>22</sup> Voir aussi Virgile, *Enéide*, I, 300.

<sup>23</sup> Pindare, *Olympiques*, II, 23 et IX, 24.

<sup>24</sup> Lm I, p. 84, v. 28.

surtout c'est ce mouvement même qui communique à la poésie la vivacité qui lui permet de rivaliser avec le mouvement du temps. Celui qui est loué par l'éloquence pindarique peut se vanter : [p. 174]

Puisque Ronsard [le] veut chanter  
Qu'[il] devancer[a] la fuite  
Du tens empané jour & nuit,  
Qui avec lui traîne & conduit  
Le long silence pour sa suite.  
(« A Michel Pierre de Mauleon », III, 27, v. 8-12).

Dès lors c'est dans le mouvement même que l'on atteint la cible et non à son terme. Il faut que la gloire « voltige sans fin / Dans le temple de Memoire »<sup>26</sup>, qu'elle « volle / Guinée en l'air sus [les ] vers / Soufflés outre l'univers / Par le vent de [la ] parole »<sup>27</sup>. Et l'on peut remarquer qu'à l'intérieur du recueil, des mouvements lents et méandres côtoient les mouvements vifs. De ces mouvements « le Loir tard à la fuite »<sup>28</sup> est le modèle, complétant le cosmos ronsardien de plaisirs vagabonds<sup>29</sup>.

On comprend donc que les métaphores du mouvement soient caractéristiques de la nouvelle poésie instituée par les *Odes*, comme le montre la comparaison faite par André Gendre<sup>30</sup> entre l'épître composée par Marot pour célébrer la victoire de François de Bourbon à Cérizoles et l'ode 5 du Livre I de Ronsard sur le même sujet. En remplaçant l'allégorie de la Vertu qui présidait au poème de Marot par la métaphore pindarique de « l'arc des Muses » vers 14 qui permet de faire « voler [le] dard » (v. 25) et de « ficher la louange » (v. 28), le mouvement poétique reflète le mouvement guerrier qui « tonnoit [...] Moissonnant les ennemis [...] Devant [la] foudre » (v. 21-23). Ainsi le trait poétique est-il finalement « de [la] victoire ailé » (v. 27), s'appropriant le mouvement loué. En ajoutant la brusquerie pindarique à la poésie marotique, Ronsard donne l'image d'un univers animé par la vertu du combat.

Figures de l'imitation, les métaphores du mouvement sont ainsi les instruments de la *translatio studii*, ce qui leur permet également de lutter contre le mouvement du temps. Elles invitent le lecteur à un va-et-vient entre la culture antique à laquelle elles sont empruntées et

---

<sup>25</sup> Lm I, p. 135, v. 69-70.

<sup>26</sup> Lm I, p. 160, v. 7-8.

<sup>27</sup> Lm I, p. 161, v. 25-28.

<sup>28</sup> Lm I, p. 223, v. 21.

<sup>29</sup> Sur le plaisir voir le vers suivant I, p. 223, v. 22, et pour l'adjectif vagabond voir Lm II, p. 97, v. 6.

<sup>30</sup> André Gendre, *L'esthétique de Ronsard*, Paris, SEDES, 1997, p. 9-14. Voir aussi Véronique Denizot, *op. cit.*, p. 391-397.

la culture nationale qu'elles forgent. C'est aussi ce que signifient certaines d'entre elles par leurs thèmes. La trace des Muses est en effet également le chemin de la *translatio studii*. Le poète bien doué « convoira doucement / Les neuf Muses sur [ la ] rive » du Loir<sup>31</sup> et Ronsard reprenant la métaphore du char pindarique s'écrit :

Debout Muses, qu'on m'attelle,  
Vostre charrette immortelle,  
[p. 175] Afin qu'errer je la face  
Par une nouvelle trace  
(« A Madame Marguerite », I, 3, v. 5-8).

Le mouvement neuf imprimé aux figures anciennes assure le transfert de l'énergie de la culture, qui est aussi un moyen de lutter contre le temps<sup>32</sup>. Car le sentier de la poésie est aussi celui de la vertu, source vive de l'énergie des hommes de la Renaissance<sup>33</sup>.

Les métaphores des déplacements indiquent donc le mouvement profond qui anime cette poésie. Leur nature de signe, de *translatio* disait le latin des rhéteurs, ainsi que leur qualité de figures de l'imitation redoublent ce mouvement.

### ***Métaphores de la transformation***

Selon la physique aristotélicienne, le mouvement ne se réduit pas au mouvement local, les transformations sont aussi des formes du mouvement, de l'énergie. Et beaucoup de métaphores traduisent cette capacité de la parole poétique de se faire source de transformation. L'exemple le plus frappant est l'affirmation récurrente que la poésie fait vivre. Elle « desensevelit »<sup>34</sup>, « deterre vivant »<sup>35</sup>, arrache vifs les hommes du tombeau<sup>36</sup>, ressuscite<sup>37</sup> fait revivre<sup>38</sup>. Elle a donc autant d'énergie que Dieu même, mais aussi que la nature, dont le mouvement assure la vitalité, comme le montrent les vers adressés à la Fontaine Bellerie, qui font de sa « fuite lente et tardive » le sujet agissant qui « ressuscite le pré mourant<sup>39</sup> ». Les

---

<sup>31</sup> Lm II, p. 131, v. 34-35.

<sup>32</sup> Voir les métaphores dans Lm III, p. 45-46, v. 54-72.

<sup>33</sup> Voir Lm III, p. 99, v. 13-18.

<sup>34</sup> Lm I, p. 265, v. 3.

<sup>35</sup> Lm I, p. 228, v. 28 et p. 78, v. 96.

<sup>36</sup> Lm I, p. 234, v. 4 et Lm II, p. 88, v. 23-24.

<sup>37</sup> Lm I, p. 234, v. 6.

<sup>38</sup> Lm, II, p. 177, v. 48.

<sup>39</sup> Lm II, p. 14, v. 2-3.

métaphores de la génération et de la croissance des plantes signifient cette même puissance<sup>40</sup>.

Le poète demande ainsi à sa Muse :

Grossi-toi ma Muse Française,  
Et enfante un vers resonant  
(A sa Muse », II, 21, v. 1-2)

Quant à l'Ode « Aus mouches a miel pour cueillir les fleurs sur la bouche de Cassandre » (III, 20), elle figure le même pouvoir créateur à travers la métaphore botanique puisque la rose, métaphore de la beauté de la femme, résulte du baiser du poète<sup>41</sup>.

[p. 176] La capacité de transformer pour entretenir la vie est aussi illustrée par les nombreuses métaphores de la nourriture<sup>42</sup> et de la distillation. La poésie est un miel<sup>43</sup> que la transformation du monde en langage distille sur le lecteur. Elle devient ainsi un onguent qui soigne<sup>44</sup>. Ronsard en a fait l'expérience près de Dorat dont il a transformé le « laict » en « miel<sup>45</sup> ». Là encore l'opération poétique de la *mimesis* et celle de l'imitation se disent dans les mêmes termes signifiant la vivacité de leur processus qui unit nature et culture. Le poète est donc bien le « nourrisson » des Muses<sup>46</sup>.

### ***Métaphores de l'évidence***

Cette énergie créatrice qui anime le monde poétique comme le monde réel, il s'agit aussi de montrer qu'elle est beauté. Pour cela, Ronsard emploie de nombreuses métaphores qui transfèrent l'invisible dans le domaine du visible et d'un visible qui inspire une contemplation admirative.

Les métaphores horticoles signifient ainsi à la fois la croissance et la beauté non seulement qui en résulte, mais qui tient au processus même. Ainsi « France sous Henri fleurît » parce que « grosse d'Apollon [elle] enfante / Des fils dont elle est triumpante » qui

---

<sup>40</sup> Sur ces métaphores voir Danièle Duport, *Ronsard et la poétique du paysage, ces jardins qui sentent le sauvage*, Genève, Droz, 2000 ; et Michel Simonin, « 'Poésie est un pré', 'Poème est une fleur' : métaphore horticole et imaginaire du texte à la Renaissance », *La Letteratura e i giardini*, Florence, Olschki, 1987.

<sup>41</sup> Lm II, p. 55, v. 8-10, voir aussi « Le baiser de Cassandre » p. 43-45 pour ces mêmes métaphores en particulier vers 13-15, la bouche « engendr[e] » « un pré de fleurs ».

<sup>42</sup> Sur ces métaphores voir François Rouget, *L'Apothéose d'Orphée. L'esthétique de l'Ode en France au XVIème siècle de Sébillot à Scaliger (1548-1561)*, Genève, Droz, 1994, p. 39-82, Michel Jeanneret, « Banquets poétiques et métaphores alimentaires », in *Ronsard en son IVe centenaire*, t. II, pp. 73-80, Genève, Droz, 1989 et Terence Cave, « La muse publicitaire dans les Odes de 1550 » in *Ronsard en son IVe centenaire, op. cit.*, t. I, p. 9-16, 1988.

<sup>43</sup> Lm I, p. 119, v. 186-188.

<sup>44</sup> Lm I, p. 126, v. 12-14.

<sup>45</sup> Lm I, p. 136, v. 5 et 14.

<sup>46</sup> Lm I, p. 120, v. 206, et p. 174, v. 2.

la « decor[ent] » de leurs oeuvres artistiques<sup>47</sup>. La beauté réside autant dans l'activité que dans la production. L'Ode 9 du Livre I « à Jouachim Du Bellai » offre un autre emploi très significatif. Les doctes poètes sont « fleurissans par le fruit / Que la Muse ente en leur pensée » et ainsi ils « ardent l'éternelle nuit<sup>48</sup> ». La beauté éclatante de la fleur et de la flamme résulte de l'activité de jardinage désignée par « enter<sup>49</sup> ». Le lexique de la nature est trompeur. Rien de plus artificiel que de faire succéder les fleurs aux fruits et peut-être de lier flamme et fleur, ce que Ronsard corrigera en 1555, supprimant la flamme et ajoutant le mouvement par « Ils fuyent l'éternelle nuit ». La métaphore horticole reste quant à elle, signifiant que la beauté est engendrée par un processus créateur qui s'approprie les forces naturelles grâce à des artifices. La métaphore nous renvoie une fois de plus à Pindare qui demande « fais croître la fleur charmante de mes hymnes »<sup>50</sup>. Elle [p. 177] figure donc de plusieurs manières que la beauté résulte du vivant processus d'une poésie qui imite l'art et la nature.

On trouve également dans les *Odes* de nombreuses métaphores empruntées aux arts plastiques qui signifient encore plus évidemment ce lien construit par la poésie entre la nature et les arts pour rendre visibles les forces invisibles qui animent le réel. Ainsi en est-il de la métaphore de l'or que l'on trouve fréquemment. Marguerite est la « Vierge, dont la vertu redore / cest heureux siecle »<sup>51</sup>. L'ornement n'est pas un accessoire ; il rend visible l'immatériel. La poésie, par ses métaphores, accomplit ainsi ce travail qui consiste à rendre évident aux lecteurs les qualités abstraites. En faisant de la vertu un ornement<sup>52</sup> qui reluit dans la métaphore, elle révèle les forces morales qui gouvernent le monde. Les métaphores font aussi des vertus des constructions architecturales<sup>53</sup> ; Charles de Valois était ainsi « la coulonne ronde<sup>54</sup> » des Muses. C'est donc par un jeu de miroir que le poème à son tour se fait monument à l'imitation de Pindare qui faisait de ses hymnes des palais magnifiques<sup>55</sup>. C'est d'ailleurs ce que déclare Ronsard dans l'Ode 3 du Livre V, répondant à celui qui lui reproche

---

<sup>47</sup> Lm II, p. 39, v. 55, 61-62 et 64.

<sup>48</sup> Lm I, p. 112, v. 67-68 et 66.

<sup>49</sup> Sur cette métaphore voir Marcel Tetel « Enter chez Ronsard », in *Ronsard en son IV<sup>e</sup> centenaire, op. cit.*, t. II, p. 127-141.

<sup>50</sup> Pindare, *Olympiques*, VI, 105, traduction d'Aimé Puech, Paris, *Les Belles Lettres*, 1922 revue et corrigée en 1931. Pour les autres intertextes voir notre article sur l'Ode I, 9 à paraître dans *Lire les Odes de Ronsard*, éd. Dominique Bertrand, Université de Clermont-Ferrand.

<sup>51</sup> Lm III, p. 98, v. 1-2.

<sup>52</sup> Lm III, p. 160, v. 745.

<sup>53</sup> Sur ces métaphores voir Dorane Fenoaltea, *Du palais au jardin, L'architecture des Odes de Ronsard*, Genève, Droz, 1990.

<sup>54</sup> Lm I, p. 180, v. 21.

<sup>55</sup> Pindare, *Olympiques*, VI, 1.

que son vers « n'est point bien joint ne maçonné<sup>56</sup> » qu'il l'a « sceu peindre / Dessus le moule des plus vieux, / Et comme cil qui ne s'égare / Des vers repliez de Pindare<sup>57</sup> ».

Le dessin et la peinture sont également des métaphores privilégiées des *Odes*. Car la nature est elle-même un peintre qui rend visible la beauté et les liens entre les êtres et les choses, comme le montre l'évocation de Jupiter admirant les Muses ses filles :

Ce petit troupeau flamboyant,  
Du quel & l'honneur, & la grace  
Qu'empreinte sur le front portoit,  
Publioyt assez qu'il sortoit  
De l'heureux tige de sa race.

(« Ode à Michel de l'Hospital », V, 8, v. 156-160)

Comment mieux évoquer le lien entre évidence et énergie créatrice ? Toute la problématique de la métaphore est concentrée dans ces vers : elle rend visible de l'invisible, une ressemblance qui est la manifestation de la génération.

La trace des Muses est donc aussi un vestige placé par le poète pour que le lecteur construise un parcours qui dessine la forme d'un monument [p. 178] unissant passé et présent, comme le font les arts plastiques de la Renaissance avec leur manière à l'antique.

En s'appropriant métaphoriquement les qualités de ces arts plastiques, la poésie désigne le processus qui la fait se parer de la beauté. L'assimilation est donc tensionnelle et les métaphores disent ainsi que la beauté ne tient pas seulement au visible mais au lien qu'il entretient avec l'invisible. Chaque lecture doit donc actualiser la mise en rapport entre les idées que désignent les mots. Elle est ainsi figure d'un plaisir sans cesse renaissant, celui d'une compréhension éblouissante liée à la forme du langage qui disparaît dès que l'on n'est plus en présence des mots mêmes.

Comme chez Pindare qui évoquait le « regard vivifiant de la Grâce »<sup>58</sup> et chez qui les héros « parcourent leur route brillante en pratiquant les vertus »<sup>59</sup> la métaphore est donc la clé d'une poétique qui rend l'énergie évidente. C'est grâce à ses « vertueux miracles » que les vers y deviennent « medecins enchantez<sup>60</sup> ». Comme en médecine, il s'agit bien d'imiter par

---

<sup>56</sup> Lm III, p. 107, v. 177.

<sup>57</sup> Lm III, p. 107, v. 182-185.

<sup>58</sup> Pindare, *Olympiques*, VII, 11, *op. cit.*.

<sup>59</sup> Pindare, *Olympiques*, VI, 72, *op. cit.*.

<sup>60</sup> Lm III, p. 139, v. 353-354.

art ce que fait la nature, voire de la corriger pour n'en développer que les processus vivifiants. En amalgamant les précieuses substances des auteurs antiques, les métaphores transforment la perception que le lecteur a du monde et lui donnent ainsi la vivante image d'un monde plus habitable.